



Le chant de l'oiseau

Lydia Marchand

I

Les hommes fixaient le mur, emballés dans des costumes d'astronautes. La livraison aurait dû être faite il y a dix minutes. L'enfant observait le dos de son père, haute brindille dont le logo de combinaison était distordu par les plis du vêtement trop large. Son pied martelait le sol à rythme régulier. L'Homme était journaliste rédacteur pour Bulle 1ere, mais le dimanche il assurait la réception des denrées, contre quoi il obtenait un complément de salaire qui lui permettait d'investir davantage dans son appareil de réalité virtuelle. Il n'aimait pas se lever aussi tôt et était pressé d'en finir, de sortir du centre et de rentrer, sans omettre de s'arrêter en chemin pour acheter un pain et un café, le troisième de cette matinée à peine entamée. Il prendrait un croissant pour Mattéo. Sa tête bifurqua vers l'épaisse paroi vitrée, et il adressa un signe de la main au petit observateur. Le garçon répondit d'un sourire excité. Son père l'autorisait à venir au point de passage seulement quand il n'y avait personne pour le surveiller. Sa mère s'était rendue tôt au cabinet ce matin et l'école était fermée. C'était dimanche, et l'extérieur leur livrait les denrées pour la semaine à venir.

Un son strident résonna dans la pièce stérilisée et un cercle se dessina dans le mur, découvrant une porte qui coulisserait pour laisser apparaître une salle sombre, que le puissant plafonnier vint irradier pour mettre en lumière quelques dizaines d'immenses boxes métalliques, dont le contenu aurait, dès le soir, rempli les étalages des marchés, boutiques, et pharmacies. Les hommes saisirent les chariots et entreprirent de faire transiter toutes les boxes vers le conteneur qui serait ensuite chargé sur un camion. A ce stade il n'y avait a priori plus de danger de contamination. Tout avait méticuleusement été désinfecté et le sas entre l'extérieur et la bulle était stérilisé. L'enfant regardait les hommes s'activer, surtout son père qui l'avait peut-être oublié - non, il venait de virer sa

trajectoire et arrivait par ici, et le garçon se mit à sautiller d'impatience tandis que son papa présentait son badge au lecteur de la cloison vitrée. Le bip retentit et la cloison s'éleva alors tel un store pour disparaître au plafond, et le petit put enfin entrer dans la pièce. Comme toutes les rares fois où il accompagnait son papa, il vint s'installer dans la partie haute de son chariot, remplissant de son corps menu l'espace d'un petit colis. Il fallait qu'il soit sage, immobile et discret, en fait, exactement comme un petit colis, car si l'équipe acceptait sa présence, celle-ci n'était qu'un consensus entre quelques collègues, et sur le papier il était formellement interdit qu'un petit bout d'homme vienne traîner dans les pattes des employés - surtout dans ce lieu considéré à risques pour sa proximité avec les pathogènes extérieurs.

Il y a trente ans, le monde avait dû faire face à une vague virale. Tout avait commencé par une pandémie sans précédent, portée par les échanges mondialisés. Toutes ces marchandises qui transitaient entre les Etats et toutes ces personnes qui ne cessaient de se mouvoir d'un bout à l'autre de la planète contribuèrent à une mutation constante de la bête. Chaque fois que l'on pensait avoir trouvé LE remède, la covid-19 faisait un retour toujours mieux armée. Si on parvint petit à petit à mieux soigner les effets du virus chez les patients touchés, on ne trouva jamais de vaccin efficace contre la multiplication de ses variants. La covid s'inscrit définitivement dans le registre des pathologies constantes qui habitaient les hôpitaux. Et cela ne s'arrêta pas là.

Parmi les dégâts du réchauffement climatiques qui apparurent de plus en plus nombreux et de plus en plus fréquents, on vit le permafrost fondre et libérer une flopée de pathogènes figés dans un passé de trente mille ans, qui envahirent le présent et se propagèrent sur toute la surface du globe, trouvant domicile chez de nombreuses espèces et s'assurant ainsi un futur certain. Cette flopée de virus voyagea elle aussi, d'un pays à

l'autre, au rythme des échanges, portée par toujours plus d'hôtes différents, sautant d'espèce en espèce, de la puce au rat, du rat au chat, du chat à l'homme. La population humaine mondiale fut divisée par deux, puis bientôt par trois en un temps record. Et l'ère humaine devint l'ère virale, l'ère des hommes devint l'ère de la revanche, celle de la Terre, comme si après des années de maltraitance humaine la planète avait décidé de reprendre le dessus, comme si elle avait atteint le seuil de son impatience et décidé qu'il était temps, si ce n'est d'éradiquer, de mettre du plomb dans l'aile de cette colonie de bonhommes invasifs et destructeurs.

Mais c'était sans compter leur cran. Il leur fallut rapidement s'adapter. Marchez méninges ! Alors, apparut l'idée de se recréer un petit monde, sans pathogènes, où les humains pourraient perdurer. C'est là que furent pensées les "Bulles", ces villes-monde immaculées, désinfectées, stérilisées, débarrassées de tout virus mortels par un processus de sélection méticuleuse de leurs habitants - l'eugénisme tant récréé finit ainsi par s'imposer...

La bulle dans laquelle vivait ce petit garçon et son père allait bientôt fêter sa onzième année. Elle comptait parmi les trois prototypes test de la planète. Il s'agissait d'un monde autarcique coupé de l'extérieur et entretenant un réseau d'informations interne, sans regard pour ce qu'il se passait dehors, car ce qu'il se passait dehors, mieux valait ne pas le savoir.

L'enfant avait neuf ans. Contrairement à ses parents il n'avait jamais connu l'extérieur, il n'avait d'ailleurs pas bien idée de ce à quoi pouvait ressembler le dehors, et ça lui était bien égal. Il n'avait jamais vu d'animal. Il connaissait ce terme grâce aux manuels de l'école, mais l'animal n'était qu'un mot, un concept, une chose qu'il n'avait jamais vu de ses propres yeux. Il n'y avait pas d'animaux dans la bulle, les animaux étaient vecteurs de pathogènes.

Il était descendu du chariot pour que son père puisse le ranger, le travail était bientôt terminé. C'est là que ses yeux flâneurs s'arrêtèrent sur une petite chose gigotante dans l'ombre d'une caisse laissée pour compte. La curiosité l'y mena et il se pencha sur un truc jaune et bizarre, une petite boule de poil vivante, une petite chose fragile qui respirait. De la vie, de la vie dans une chose qui n'était pas humaine, de la vie, et tant de mignonnerie. Le mot animal lui vint immédiatement à l'esprit, plus précisément encore le mot oisillon se détacha de la page du manuel pour venir se poser sur l'animal. Le petit eut une sorte d'instinct à cet instant qui lui défendit de se tourner vers son papa pour s'écrier, tout heureux, de venir voir, de venir voir ce qu'il avait trouvé. L'air de rien, il glissa donc la petite bête dans la poche ventrale de sa salopette, et son habit se mit à remuer, comme si son cœur sortait de sa poitrine pour venir se glisser dans le vêtement, et pulser rapidement, visuellement. Mais son père qui regardait droit devant, à hauteur d'homme et non pas à hauteur d'enfant, n'y vit que du feu. Et lorsqu'une demie heure plus tard le petit s'assit sur le siège auto à l'arrière de leur voiture électrique, le petit cœur battait toujours fort fort dans la poche de son tablier.

II

Il était neuf heure et demie. L'enfant déposa la petite chose vivante dans une boîte à chaussure qu'il glissa sous son lit.

« Mattéo, tu ne viens pas manger ton croissant ?

– J'arrive ! »

Il rejoignit son père dans la cuisine et le surprit en train de glisser une capsule dans la machine à café. Mattéo grimpa sur sa chaise sans rien dire. Si maman était là, elle aurait probablement rouspété papa en arguant qu'il était "un vrai drogué". Le petit engloutit sa viennoiserie en deux bouchées, avant de constater qu'il avait encore faim. Il sauta sur ses pieds pour glisser une tranche dans le grille-pain, sortit la confiture du frigo et une cuillère du tiroir, qu'il disposa méticuleusement sur la table. Il songea à l'animal, lui aussi devait avoir faim. Sur cette pensée il déchira un bout de mie de pain qu'il glissa dans sa poche.

« Tu veux faire quelque chose de spécial aujourd'hui ? » son père porta sa tasse à ses lèvres en l'interrogeant du regard. L'intonation de sa voix laissait entendre que lui n'avait envie de rien d'autre que rester ici et se poser tranquillement avec l'appareil de réalité virtuelle du salon, pour profiter de ce jour de répit. Tout sauf quelque chose de spécial.

A son grand soulagement l'enfant secoua la tête en mordant dans ce qu'il restait de sa tartine. Il avait dévoré son petit déjeuner et déjà sautait-il de nouveau sur ses petits pieds, dispersant une armada de miettes sur le sol. Ses doigts et ses joues étaient pleins de confiture. Il suçait les premiers pour les débarrasser de leur pellicule collante, mais les secondes restèrent oranges abricot tandis qu'il essaya de s'éclipser.

« Opopo, les miettes s'il te plaît bonhomme ».

Demi-tour. L'enfant s'empara de l'aspirateur manuel du placard et aspira l'armada en vitesse avant de filer pour de bon, une main dans la poche triturant la mie de pain. Il longea le couloir des chambres et poussa sa porte, ses pieds passèrent

du carrelage au tapis du lit, puis il se pencha en souplesse et sa tête fut à hauteur de petons. Ses mains soulevèrent la couette qui gisait à moitié par terre, puis elles plongèrent sous le meuble pour saisir la boîte à chaussures. Il la ramena à lui, entre ses jambes, en tailleur sur son tapis, et il en souleva le couvercle, mie de pain au bout des doigts.

Curieusement, la petite chose jaune ne bougeait plus. Ses doigts libérèrent la mie pour venir caresser l'animal qui resta inanimé. Il réalisa que la petite chose vivante ne l'était plus : l'animal, l'oisillon, était mort.

L'enfant se mit à pleurer tout son soûl. Il fut tenté d'aller trouver les bras de son papa, mais papa ne serait pas content qu'il lui ait caché l'oisillon. Alors il pleura un peu moins fort pour ne pas qu'il ne l'entende.

Une dizaine de minutes plus tard, ses yeux étaient à sec. Il referma la boîte et la glissa à nouveau sous le lit, puis se leva pour gagner sa caisse de jouets. Le soir, l'animal était presque oublié.

* * *

Camille rentra du cabinet exténuée. Elle était médecin. Avec son secrétaire, ils avaient profité du dimanche pour faire du ménage dans les dossiers et préparer la saison de vaccination à venir. Elle commençait cette semaine et rien que le lundi elle recevrait quinze classes de primaires.

Elle était debout depuis quatre heures trente, il était dix-neuf heures. Elle trouva son compagnon au milieu d'une promenade sur la plage depuis le salon, encerclé par l'appareil de réalité virtuelle. Elle l'embrassa sur la joue puis tourna ses talons en direction du couloir, pour aller voir Benjamin qu'elle avait quitté dormant comme un loir au petit matin. La chambre du garçon s'était depuis transformée en un véritable pays imaginaire, parsemé de petites maisonnettes de toutes compositions reliées par des routes en bois, sur lesquelles

s'acheminaient voiturettes, petits-trains et tracteurs. Des petits bonhommes jonchaient le sol, et la femme trouva le sien parmi eux, replié en boule et les yeux clos. Elle s'étonna de trouver ainsi son enfant habituellement si énergique et se demanda ce qu'il avait bien pu faire de sa journée pour ne pas être en train de faire vrombir ses voiturettes à tue-tête dans toute la maison. Pleine de tendresse, elle posa sa main sur le flanc de l'enfant. Elle fronça les sourcils, il était brûlant.

Elle le porta à son lit et le couvrit. Elle était inquiète. L'enfant était à jour sur tous ses vaccins et la maison avait été désinfectée rien que l'avant veille, comme le reste de la bulle. Il n'avait aucune raison de contracter une fièvre. Elle alla chercher un thermomètre et prit sa température. 39 degrés. Elle n'était même pas surprise de constater que son compagnon ne s'était rendu compte de rien. Peut-être leur fils gisait-il ainsi depuis le début d'après-midi. Avaient-ils seulement déjeuné ? Lorsqu'elle eut passé une compresse humide sur le corps de l'enfant, elle se décida à aller tirer l'homme de sa promenade.

Leur dispute fut particulièrement violente ce soir là, plus encore que les précédentes, et très bruyante aussi, des objets finirent au sol. Ils faisaient de grands gestes et probablement informèrent-ils ainsi tout le voisinage que leur couple était en crise. Benjamin resta quant à lui imperturbable. Il commença à convulser vers vingt-trois heures.

Lorsqu'une personne convulse, la seule chose à faire est de lui laisser traverser sa crise et d'éloigner tout objet qui pourrait la blesser. Lorsque l'enfant se calmait un instant sa mère passait des serviettes humides sur son corps et tentait au mieux de le faire boire.

Le champignon qui servait de lampe de chevet était allumé et des poufs avaient été apportés du salon. Le couple avait repoussé le petit monde imaginaire de leur fils dans un coin de

la pièce, et ils s'étaient installés là avec leurs ordinateurs et des livres médicaux pour s'efforcer de trouver ce qui pouvait bien lui arriver. Elle n'avait jamais eu affaire à une telle fièvre depuis la création de la bulle. *Ne pas s'affoler.*

Leurs yeux se rivèrent sur les écrans, sur les pages, et cette lumière bleue aveuglante, ces petits paragraphes, leur arrachait les yeux. Les heures passèrent et le petit finit par être gagné d'un lourd sommeil, comme si le mal qui l'habitait prenait une petite retraite. Alors, le couple, par un moment de répis où leur attention soucieuse n'était plus happée par l'état agité de leurs fils, glissa peu à peu, sans s'en rendre compte, dans un profond sommeil.

Le lit d'enfant tout tremblant des convulsions de son hôte réveilla l'homme, dont la tête reposait sur les draps. Une odeur nauséabonde flottait dans la pièce.

III

Un chant d'oiseau s'accompagne toujours d'une certaine atmosphère. Je m'explique. Pour entendre un chant d'oiseau, il faut porter une attention aiguë à ce qui nous entoure, et l'espace d'un instant, sortir de ses pensées pour se reconnecter au présent, à ce sapin dans le jardin lorsqu'on sort arroser les plantes, ou à cette multitudes de chênes majestueux lorsqu'on part fouler les sentier d'une forêt. On retrouve les yeux observateurs de notre enfance, et là seulement, on perçoit le chant qui bien souvent s'avère être une chorale, un grand chœur d'oiseaux qui se répondent mutuellement, et on pourrait penser que leur souffle est sans fin. De concert avec ce chant, on perçoit la lumière du soleil qui brise la canopée et filtre entre les branches avant de se diviser en une pluie de rayons scintillants qui caressent notre rétine de même qu'ils l'agressent un peu, et on ne comprend pas pourquoi on persiste à garder nos yeux rivés sur eux. On peut aussi percevoir, s'il fait mauvais, les nuages épais dans le ciel, et le chœur d'hirondelles qui accompagne son chant d'un numéro de danse circulaire nous annonce la venue de l'averse.

Un chant d'oiseau, c'est ça, c'est la nature, c'est l'éveil, l'espace d'un instant, avant de replonger loin dans nos pensées, si silencieuses et si bruyantes, tintamarresques et incessantes, qui nous ramène sans cesse, si ce n'est à hier, à ce que nous allons faire tout à l'heure ou demain. Le chant des oiseaux nous rappelle que nous sommes en vie.

Lorsqu'ils découvrirent la boîte qui contenait l'oisillon, le couple se laissa gagner un instant par la nostalgie du souvenir de son chant. Dans la bulle il n'y avait pas d'oiseau pour magnifier les arbres qui avaient perdu de leur beauté. Onze ans qu'ils n'avaient pas vu autre être vivant que des plantes et des hommes.

Ce fut la femme qui réalisa en premier la gravité de la situation. Le petit, qui n'avait jamais connu qu'une atmosphère immaculée dépourvue de pathogènes, avait joué avec un animal extérieur, un animal mort, vecteur de toutes les maladies du monde. Elle n'avait aucune chance de trouver le remède d'un maux dont elle ignorait certainement l'existence et les effets. Elle se remit à pleurer de désespoir.

Les recherches reprirent et perdurèrent sans porter de fruits jusqu'à l'aube, où, gagnés par la langueur sourde du malade, ils s'endormirent à nouveau.

Ce n'était pas dans les habitudes de Camille d'être en retard. Lorsque au bout d'une demi-heure ses chaussures compensées n'avaient toujours pas pointé au cabinet j'ai commencé à l'appeler, sans réponse. J'ai dû annuler les vaccinations des classes 111, 112 et 133 de l'école Moderna. À 9h00, j'ai pris la décision d'aller sonner chez elle, au moins pour voir si tout allait bien. Ce n'était pas dans les habitudes de Camille d'être en retard.

Comme le voisinage, la maison était parfaitement silencieuse ce lundi matin, aussi ne m'étonnais-je pas que personne ne vienne m'ouvrir la porte. Après un dernier coup de fil sans succès, je me décidai à saisir la clé sous le paillason. Ce n'était pas la première fois que je venais ici et j'espérais ne pas croiser son mari à qui j'aurais du mal à expliquer pourquoi je connaissais la cachette de leur clé. Peut-être le réveil de Camille n'avait-il pas sonné. Je redissumulai la clé et pénétraï chez elle. Pas un bruit à l'intérieur. Matteo et son père devaient respectivement être à l'école et à aux bureaux de la rédaction à cette heure.

Je m'engouffrai dans le couloir des chambres et poussai la porte de la pièce parentale. Vide. Où avait-elle bien pu passer

? Perdu dans mes pensées je rebroussais chemin quand soudain un bruit sourd, comme quelqu'un frappant le sol de coups réguliers, me parvint de la chambre du petit. J'avais les doigts repliés sur la poignée de la porte quand le bruit cessa d'un coup. J'ouvris alors le battant et tombait sur une scène tout à fait attendrissante.

Là sur le tapis, au pied du lit de l'enfant qui dormait paisiblement, les parents roupillaient l'un reposant sur l'autre, au milieu d'un fatras de bouquins et de jouets. Ils avaient dû veiller tard, peut-être en se contant des histoires. Je me penchai sur l'un des livres ouverts sur le sol et trouvai un *Dictionnaire des maladies*. Avant que je ne puisse me poser davantage de questions, le bruit sourd repris à deux pas de moi. Ainsi penché sur l'ouvrage je pouvais voir le pied de Camille bouger frénétiquement et je relevai immédiatement la tête pour voir la femme convulser, sa tête heurtant l'armature du lit pour créer ce son régulier qui m'avais fait ouvrir la porte. Lorsqu'une personne convulse, la seule chose à faire est de lui laisser traverser sa crise et d'éloigner tout objet qui pourrait la blesser. Je balayai du pied tout objet gênant autour d'elle. Une fois qu'elle se serait calmée, je la porterai à son lit. Mes yeux se portèrent sur l'homme et l'enfant. Leur sommeil était-il si profond qu'ils n'entendaient pas Camille convulser ? Ma main vint délicatement se poser sur l'épaule du père pour le réveiller et un frisson me parcourut des pieds au sommet du crâne. J'otai ma main aussitôt.

Il était froid. Trop froid.

Après un moment figé comme une statue de marbre je me décidai à porter mes doigts à son cou pour prendre son pouls. Mes doutes s'avèrent.

Il était mort.

L'enfant aussi.

Je regardai Camille qui convulsait toujours. Était-elle la prochaine sur la liste ? Que s'était-il passé ? Et moi qui les avais touché... Et si c'était une maladie ? Étais-je contaminé ? Pris de panique, mes yeux virent soudain tout flou, et mes jambes soudain toutes autonomes se mirent à courir loin de ce caveau familial, loin de la mort.

Mais le pathogène avait déjà pénétré dans la bulle.

...

IV

Le chant des oiseaux nous rappelle que nous sommes en vie.

Lorsqu'un oiseau meurt, un autre prend la relève de son chant.
Lorsque les oiseaux dorment, chantent les grillons. Le concert ne cesse jamais.

Lorsqu'un homme meurt, un autre naît. Et la mort est une condition inhérente à la vie. Et la maladie est une condition inhérente à la mort.